

- Avec 18 nominations aux Grammy Awards, il est l'un des jazzmen les plus titrés.
- Rompu au classique et au jazz, il évoque une certaine perfection.
- Fred Hersch est à Jazz à Liège dimanche, avec Avishai Cohen.

Fred Hersch, le piano dans les grandes largeurs

Entretien Dominique Simonet

C'est un musicien d'exception qui sera, dimanche soir, sur la scène de la Cité miroir, dans le cadre du festival Jazz à Liège. Fred Hersch (Cincinnati, 21 octobre 1955), qui joue du piano depuis l'âge de quatre ans, a trouvé, dans le jazz, de quoi réaliser la synthèse d'une solide formation classique et d'un vif intérêt pour l'improvisation. Sa discographie en tant que leader ou accompagnateur est interminable, comme le sont la liste des musiciens avec lesquels il a joué et le catalogue des récompenses obtenues.

De son jeu, on retient un pianiste au toucher fin, d'une grande précision rythmique et d'une richesse harmonique très colorée mais jamais décorative. Si, à Liège, il vient en duo avec le trompettiste Avishai Cohen, ses deux derniers albums sont en solo (*Songs From Home*, 2020) et avec quatuor à cordes (*Breath By Breath*, 2022).

À la lecture des notes de l'album "Breath By Breath", peut-on dire que la musique vous a sauvé la vie ?

Pas exactement. C'est la méditation qui m'a sauvé la vie, et la musique a émergé de cela. Pendant quelque chose comme les dix premiers mois de la pandémie, j'avais perdu tout intérêt pour la musique. Je ne jouais

plus de piano, je n'écrivais plus. Pourquoi se prendre la tête ? Si j'écris quelque chose, est-ce que quelqu'un va l'entendre ? Ce genre de questions. Pour être honnête, j'ai maintenant 66 ans, âge auquel la plupart des gens sont à la retraite, je gagne ma vie avec la musique depuis 45 ans, et je me suis juste arrêté. Mais une fois que je me suis lancé dans la méditation, quelque chose m'a fait redémarrer. Vous savez, quand on est sur la route, il est difficile de pratiquer la méditation. Pendant la pandémie, nous n'avions rien d'autre que du temps. Mon partenaire et moi avons une seconde résidence en Pennsylvanie, au milieu des bois.

Celle qui figure sur la pochette de l'album "Songs From Home"...

Oui, ça a été enregistré dans le salon. C'était chouette d'être loin de tout, particulièrement de New York. Au début de la pandémie, Manhattan était très effrayant. Au cours du séjour en Pennsylvanie, j'ai pu observer quelque chose d'intéressant : quand on est à la maison, la plupart du temps, on ne remarque pas les objets. Cette œuvre d'art ou ce livre, tout ça passe complètement inaperçu. Et quand on ralentit, dans un état d'esprit libéré, on vit son propre environnement d'une autre manière. Ce n'est pas que traverser la pièce, c'est aussi faire attention à ce qui s'y trouve.

Et quel est le rapport avec l'envie de pratiquer à nouveau la musique ?

Quand je suis entré dans la pratique régulière de la méditation, j'ai compris que, depuis l'enfance, j'en avais fait, mais sur un banc de piano. Je ferme les yeux en jouant, et plutôt que d'avoir ma respiration comme ancrage, j'ai le son et le rythme. Quand je joue Bach ou quoi que ce soit d'autre, c'est la sensation du toucher réel, du son réel, et du rythme qui fait vivre tout ça. Quel que soit le genre de musique, ça n'a pas d'importance. La plupart des gens pensent que, pour la méditation, il faut vider son esprit, mais pas du tout. Votre esprit pense, c'est son boulot. Mais en étant plongé dans la musique, on ne pense pas de la même façon. Quand on médite, on ne pense pas plus : on est, c'est tout. Cela m'a été d'une grande utilité pendant la pandémie.

À vous entendre, on a l'impression que vous faites une musique spirituelle.

Je pense qu'un tel mot va être interprété, c'est difficile de dire que c'est spirituel. D'une certaine manière, toute musique est spirituelle. Une musique sans esprit est morte. Quand les gens me disent que c'est un album court, de 46 minutes, je réponds que tout y est, que tous les mouvements sont reliés et que c'est construit. Ce n'est pas qu'une suite de morceaux. C'est l'une des raisons pour lesquelles je l'ai fait plus court.

Ainsi, peut-être les gens l'écouteront-ils en entier, à cette époque de Spotify, des morceaux uniques, du zapping...

Qu'est-ce qui a compté le plus à vos débuts ?

Entre 8 et 12 ans, j'ai eu des leçons privées de théorie de la composition, de contrepoint, de calligraphie, etc. Entre la fin de l'école élémentaire et le début du secondaire, j'avais déjà fait un parcours équivalent à celui d'un conservatoire. Je ne voulais pas être concertiste, je voulais improviser, donc le jazz m'est apparu comme l'idéal pour ça. Au début des années 1970, il n'y avait pas tant de jeunes musiciens de jazz. C'était une sorte de milieu social, amusant, tard dans la nuit, tout ça. Je pouvais aller au club de jazz du coin et voir McCoy Tyner, Sun Ra, Teddy Wilson. Tous ces gens-là en club, dans le Midwest, à Cincinnati !

Et à New York ?

La même chose se passait à New York quand j'y ai débarqué. J'ai joué pendant des années au Bradley's, dans le Village, et je suis devenu un ami proche de Tommy Flanagan, Jimmy Rowles, Roland Hannah, Joanne Brackeen et Kenny Barron. J'ai joué avec eux, mais la formation que j'ai eue enfant m'a donné la boîte de construction. Je n'ai plus jamais étudié la composition ni l'orchestration depuis. Je n'ai jamais pris